

POUR UNE PASTORALE DE LA SANTÉ

AL'OCCASION de la publication du Rituel romain des malades, ce numéro de *La Maison-Dieu* voudrait apporter une contribution à la recherche concernant la pastorale de la Santé.

Le phénomène *maladie*, longtemps considéré comme une affaire uniquement individuelle, est en réalité beaucoup plus complexe. Il a une signification socio-culturelle dont une pastorale des malades, soucieuse de rejoindre réellement les personnes, doit tenir compte.

Mais cette notion même de « pastorale des malades » est trop limitée : c'est d'une « pastorale de la santé » qu'il faut parler. C'est dans ce cadre que ce numéro a souhaité présenter le nouveau rituel.

Approche globale du phénomène maladie

Maladie et contexte social et culturel

La maladie est liée au contexte social et culturel. Pour être malade, il ne suffit pas que je sois porteur d'une maladie : l'organisme en contracte fréquemment dont il se débarrasse lui-même. Il faut aussi que j'en aie conscience et que la société me reconnaisse comme tel.

L'article de Pierre Jacob analyse les différents aspects de cette relation entre maladie et société. Il nous montre que le phénomène-maladie est lié à la classe sociale à laquelle appartient l'individu, à sa place dans la production, mais aussi — et ceci est beaucoup moins connu —

à une conscience collective, à des modèles de conduite, à des attitudes et à des valeurs communes¹.

« Les notions de santé et de maladie ne se définissent en fait que par des critères de comportement social... de telle sorte que ce qui est reconnu comme maladie est d'une certaine façon affaire de conventions culturelles². »

On aboutit à cette constatation, particulièrement significative, de Rosemblat que cite Pierre Jacob : « Tout se passe comme si la société déterminait la part et le type de maladie qu'elle souhaite reconnaître et désignait ainsi à ses membres les cas où ils peuvent vraiment se déclarer malades³. »

En analysant les implications socio-culturelles du phénomène-maladie et en montrant que ce concept désigne un *fait social total*, P. Jacob met en relief, de façon saisissante, la nécessité, pour la pastorale des malades, sous peine de « s'enfermer délibérément dans un monde artificiel », de sortir de son optique individualiste, pour s'efforcer de saisir le malade dans sa radicale interdépendance avec l'environnement.

Un autre aspect des rapports maladie-santé-société est déterminant pour cette pastorale : il explique pourquoi, désormais, on s'oriente vers une « pastorale de la Santé ».

L'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.) définit celle-ci : « un état complet de bien-être physique, psychique et social ne consistant pas seulement en l'absence de maladie ou d'infirmité ».

Définition significative !

La santé ne consiste pas seulement à ne pas être malade ni à disposer d'une solide résistance aux maladies. Elle inclut la bonne insertion sociale de l'individu. Guérir l'individu, s'il est malade, ne se limite plus à soigner l'affection dont il est atteint ; cela requiert aussi sa réintégration dans la vie sociale, par le recours éventuel à la rééducation fonctionnelle, au reclassement professionnel, au système des ateliers protégés...

La santé est perçue comme une capacité d'équilibrer sa vie dans tous les sens du terme, grâce à un bon mode de relation de la personne avec le milieu ambiant.

Le passage à cette conception positive et dynamique

1. Dans ce même numéro de *La Maison-Dieu*, pp. 21-22.

2. P. JACOB, art. cité, p. 24.

3. *Ibid.*, p. 25.

entraîne des conséquences importantes. Il ne s'agit plus seulement de défendre la santé, mais de la promouvoir. Dès lors, action sanitaire et action sociale s'interpénètrent et se complètent. Hospitaliers et travailleurs sociaux sont amenés à collaborer de plus en plus étroitement dans des équipes pluridisciplinaires, constituant un *monde* de plus en plus unifié : le monde de la santé — lequel remplit dans la société une « fonction-santé », comparable à la fonction-éducation.

Responsabilité de la société

Concernant tout l'homme, la santé est aussi affaire de tous. Elle est devenue un bien commun dont la société a la garde et, pour une part croissante, la responsabilité. Les enquêtes sociologiques révèlent l'importance que l'opinion publique, de plus en plus, attache à la sauvegarde de ce bien commun.

Parmi les droits fondamentaux de la personne, on voit désormais figurer — quelle que soit l'ambiguïté de la formule — le droit à la santé.

Dès lors que la société devient responsable de la santé, elle se doit non seulement de fournir aux malades les moyens de se soigner, mais encore de tout mettre en œuvre pour protéger et promouvoir ce bien commun. Cela signifie que soit mise en place une vaste action préventive contre tout ce qui, dans les modes de vie et l'organisation sociale, est de nature à porter atteinte à ce bien. Cette action va de l'éducation sanitaire à la lutte contre les nuisances (pollution, bruit...) ; en passant par les différentes formes de la médecine préventive. Elle porte sur l'écologie, elle a à connaître de tout ce qui concerne l'environnement : aménagement du territoire, urbanisation, architecture des grands ensembles...

Il apparaît ainsi que le problème-santé est un problème politique. Il l'est même à un double titre : 1° à cause de ses énormes incidences économiques et financières et donc des choix budgétaires qu'il impose aux gouvernements ; 2° de façon plus radicale, dans la mesure où la sauvegarde de ce bien conduit, tôt ou tard, à la contestation d'une société dont les structures, les mécanismes et l'idéologie (en particulier le primat accordé à l'économique) multiplient les causes de maladies et d'handicap, et engendrent sans cesse de nouvelles catégories de marginaux.

Bien entendu, les « clients » du monde de la santé sont, eux aussi, marqués par cette conception de la santé. Ils se considèrent comme des « ayants droit » et récusent toute forme d'aide qui ressemblerait à une assistance. Du reste, assister devient synonyme d'exclure. Ils entendent être accueillis et traités de telle manière que soit reconnue et respectée leur dignité d'homme, ce qui explique, par exemple, le mouvement d'opinion en faveur d'une véritable humanisation des hôpitaux. De plus en plus, ils demandent à être informés de leur état, des soins qu'on leur prescrit et veulent bénéficier des meilleures thérapeutiques. Ils réclament qu'on agisse *avec* eux et pas seulement *pour* eux. On retrouve ici la requête hautement affirmée de communication et de participation.

Modification de l'image traditionnelle du monde de la santé

La conjonction de ces différents courants : redéfinition de la notion de santé, socialisation de l'action sanitaire et sociale, affirmation des droits des malades et handicapés — à quoi s'ajoute la mise en œuvre de moyens techniques de plus en plus variés et efficaces — a profondément modifié l'image traditionnelle du monde de la santé.

Le temps n'est plus où il s'agissait surtout de soulager ceux qui souffraient ou de dépanner les laissés pour compte de la société — même si trop souvent encore on en est réduit à ces palliatifs. Le monde de la santé se veut désormais au service d'un projet ambitieux. Il est engagé dans une véritable aventure collective : restaurer et remettre debout, dans toutes les dimensions de son être, l'homme abîmé, mutilé ; corriger toutes les formes de déviance sociale, d'inadaptation, de marginalisation. Il est engagé dans un pari pour la vie contre toutes les formes de mort.

Il y a plus. Les progrès de la recherche fondamentale dans des domaines tels que la génétique et la biologie moléculaire, par exemple, et les expérimentations en laboratoire entreprises à partir des résultats de cette recherche — sans parler des drogues psychotiques qui modifient la personnalité et de bien d'autres techniques telles que les greffes d'organes — tout cela met déjà et mettra de plus en plus à la disposition du monde de la santé un *pouvoir* sur l'homme dont on ne peut encore imaginer la portée. Mais il n'est pas exagéré de dire que ce pouvoir permet déjà d'envisager la « fabrication » d'un nouveau type d'homme. La société connaîtra alors une révolution autre-

ment radicale que toutes celles qui ont été faites jusqu'ici. Perspective incertaine et à long terme ? Moins sans doute qu'on ne le croit...

Mais tel qu'il est et tel qu'il se réalise dès maintenant, le projet du monde de la santé puise son dynamisme dans une utopie : l'avènement d'une société qui favoriserait au mieux l'épanouissement total de tous, d'une société où malades et handicapés n'auraient plus à se faire accepter et à s'intégrer vaille que vaille, mais dans laquelle leur serait assurée la place à laquelle ils ont droit.

La mission de l'Eglise dans ce monde de la Santé

Il n'est pas besoin de montrer longuement à quel point cet immense effort pour libérer l'homme, pour le remettre debout et pour aider l'épanouissement de toute sa vie intéresse la mission de l'Eglise.

Un nouveau type de parole

Mais la question qui se pose est de savoir comment celle-ci sera présente, de façon signifiante, dans ce monde désormais totalement sécularisé et marqué par l'emprise des techniques ; quelle parole sur Dieu, sur l'homme, sur sa vie, sur sa mort elle doit dire, que les hommes et les femmes, engagés dans cet effort, puissent entendre ? Le simple rappel de principes sur lesquels les hommes de bonne volonté sont généralement d'accord ne saurait suffire. Quelles communautés ecclésiales faire naître dans lesquelles ces hommes et ces femmes puissent se reconnaître et, ensemble, célébrer le Christ ressuscité ?

En tous les cas, une constatation s'impose : un certain langage sur la souffrance, sur la résignation, sur la mort n'est plus entendu. Une certaine façon de célébrer les sacrements ne signifie plus rien — bien pis, scandalise. Un certain style de charité chrétienne n'est plus accepté...

Ici aussi, le langage de la foi et les comportements évangéliques qui l'expriment sont à réinventer.

Telle est la tâche qui incombe à la pastorale de la santé. C'est dans cette recherche globale que le renouveau de la pastorale sacramentelle prend sa véritable dimension.

Retrouver le sens des célébrations.

Ce renouveau est particulièrement important. En définitive, il s'agit de permettre au monde de la santé de retrouver aux célébrations sacramentelles dont il est le témoin, un sens que trop souvent elles n'ont plus à ses yeux.

Ceci n'est pas d'abord affaire de rites. C'est bien la signification même des sacrements — celle de l'onction en premier lieu — qui est en cause.

L'intérêt de l'article de Claude Ortemann⁴ est précisément de mener sa réflexion en fonction à la fois du malade et de l'entourage qui le prend en charge. Sortant d'une optique individualiste, il rejoint le sujet du sacrement à l'intérieur de sa relation avec les soignants, au cœur même du monde de la santé. Autrement dit, il se situe au niveau de la signification et de la finalité du projet-santé.

Placée dans cette perspective, la recherche du théologien peut mettre en relief la pleine dimension du sacrement des malades. Celui-ci n'exprime pas seulement l'aide spirituelle dont le malade a besoin pour vivre dans la foi son épreuve. Signe de la présence du Christ à la situation de maladie, l'Onction assume le vouloir vivre du patient et son combat pour la guérison. Mais elle assume aussi le combat que mène, avec lui et pour lui, le monde de la santé, depuis la prise en charge de sa personne et l'effort thérapeutique déployé en sa faveur, jusqu'au mouvement de solidarité qui rend possibles l'organisation et le fonctionnement de toute l'institution sanitaire.

L'Onction — qui est la célébration de la Pâque — est aussi célébration de ce combat pour la vie contre la mort. Unissant le malade, à la fois au Christ souffrant et au Seigneur ressuscité, elle s'oriente et vers la guérison et vers la Résurrection finale.

Du même mouvement, elle donne à ce combat, en le célébrant, une dimension nouvelle : se situant dans la ligne des miracles de guérison accomplis par le Christ de l'Évangile, l'onction fait de cette lutte pour la santé le signe de l'activité libératrice du Christ, au cœur de la maladie, en vue de la guérison totale de l'homme.

Loin d'être un rite magique comme beaucoup le croient,

4. Dans ce même numéro de *La Maison-Dieu*, pp. 115-132.

ou une démarche en rupture avec la tâche du monde de la santé, le sacrement des malades s'inscrit dans la ligne même de l'activité hospitalière, à laquelle il apporte un accroît de sens.

Place du sacrement des malades dans une pastorale de la santé

Ainsi rendu à sa véritable et pleine signification, ce sacrement est appelé assurément à tenir un rôle important dans la mise en place d'une pastorale de la santé. Encore faut-il que cette signification soit dévoilée aux yeux des professionnels de la santé et donc que l'onction cesse d'être ce qu'elle est encore, pour la majorité des malades, « une cause supplémentaire de désespoir ».

Cette transformation nécessaire de la mentalité des chrétiens relève de la catéchèse. Elle est l'affaire de la communauté dans son ensemble.

Il faudrait que l'affrontement avec la maladie — toujours imprévisible — soit préparé de longue date, que cet événement et la redoutable épreuve qu'il représente soient intégrés dans l'éducation de la foi. A ce prix, on limiterait sans doute ces dérives spirituelles qui se traduisent, chez tant de chrétiens, par des comportements de type infantile et magique. Le sacrement des malades pourrait être plus souvent reçu dans des conditions de foi et de vérité qui en manifesteraient, aux yeux du personnel de la santé, la véritable signification.

Mais il faut aussi que les chrétiens, engagés à titre professionnel dans le monde de la santé, découvrent que ce sacrement concerne également l'action qu'avec tous leurs collègues ils mènent auprès des malades. Le témoignage de ces chrétiens est appelé à rejoindre celui des malades. Chaque fois que l'onction est célébrée, ils sont eux-mêmes interpellés dans la façon dont ils s'emploient ou non à rendre cette action du monde de la santé ouverte à la dimension nouvelle que le sacrement devrait lui apporter.



Nous constatons de nouveau combien, dans ce monde, les chrétiens, quelles que soient leurs situations respectives, sont solidaires les uns des autres et combien leurs témoignages doivent se compléter⁵.

5. Dans cette ligne d'une pastorale de la santé, il faut mentionner

S'agissant de l'onction des malades — mais ceci vaut pour tous les sacrements célébrés à l'hôpital — cette constatation rejoint l'insistance de Claude Ortemann à rappeler que, dans l'Eglise, chaque démarche sacramentelle engage fondamentalement toute la communauté.

C'est dans la mesure où chaque chrétien et tous ensemble se sentiront concernés et interpellés par ces célébrations, que celles-ci ont chance de redevenir signifiantes aux yeux du monde de la santé.

François TURQUET, m.s.

VIENT DE PARAÎTRE

« Le sacrement des malades »

Notes de Pastorale Liturgique

N° 102, février 1973

Un dossier :

- reconnaître dans nos frères malades un sacrement et un signe du Christ.
- célébrer avec eux les sacrements du Christ.

Le numéro 5 F. — Editions du Cerf.

le grand intérêt du numéro 269 (novembre 1972) de *Fêtes et Saisons* : « Seigneur, ton ami est malade » (Jn 11, 3).

Conçu à la manière d'un témoignage, ce fascicule retrace, en des pages fort belles, les étapes par lesquelles passe le malade et les seuils sur lesquels il vient buter : « Un cri dans ma chair... », — « J'espérai le bonheur et voici le malheur... », — « Desserre l'angoisse de mon cœur... », etc. Il évoque ainsi ce terreau humain dans lequel s'enracine toute liturgie authentique.